**Zeitschrift:** Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
**Band:** 26 (1958)
**Heft:** 1

**Artikel:** Brumes d'été
**Autor:** Gérard, R.
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-567526

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 05.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

sition constitutionnelle contre laquelle nous ne pouvons rien. Réciproquement le mythe de son acquisition par de mauvaises influences est sans fondement. Elle est aussi incurable que non-contagieuse. Tel est le verdict des faits scientifiques. Tant pis si la morale et le droit pénal n'y trouvent pas leur compte et laisent voir par là leur essence conventionnelle. Ajoutons, ce qui contredira notre auteur, que l'inversion est également répandue dans tous les pays, quelle que soit la race, l'éducation reçue et les chocs subis. Que les doctrinaires attardés veuillent bien y réfléchir.

Plus loin notre biologiste se transforme en moraliste: L'inverti a pour premier devoir de se libérer de ce signe d'animalité, de cette dégradation de la personnalité, qui le retient au stade animal (!). Mais «incurables, ils ne sont aucunement responsables de leur état», dit-il, des homosexuels. Nous avouons ne plus comprendre, puisque la morale suppose le libre-arbitre et la responsabilité, donc la possibilité d'un renversement que l'on nous donne d'emblée pour exclu.

Passons, et continuons à nous instruire. Il parait que tous les invertis ne demandent qu'à guérir, mais que cela leur est impossible. Devinez pourquoi! A cause du tabou social, générateur de complexes d'infériorité et de culpabilité, lesquels déterminent la frigidité! La suite demeure incompréhensible et la démonstration devient de plus en plus incohérente. Ce n'est pas elle qui pourra éclairer une opinion abusée par l'instinct brut des individus et les cogitations des moralistes.

Si une lecture critique de cet article ne nous a pas convaincu de l'incompétence de son auteur, les quelques perles que nous y cueillerons enfin suffiront à le juger. «L'inverti ne fait de mal qu'à lui-même.» «Il aspire plus que tout autre à fonder un foyer.» «Il fait un parfait époux.» «Il a des désirs subconscients d'accoucher.» Et, pour terminer, couronnant le tout, ce conseil imbécile: «Le seul palliatif est le mariage!»

Si nous avons souligné les faiblesses de ce texte, c'est pour mieux attirer l'attention sur le danger qu'il y a de laisser à de faux savants le soin de défendre notre droit à l'égalité de traitement. Loin de servir notre cause, ils ne font que l'embrouiller en y mêlant leurs préjugés personnels ou leur ignorance profonde du sujet. En se ridiculisant, ils ridiculisent ceux qu'ils prétendent défendre.

*L'«Infirme psychique».*

# Brumes d'Eté

*par R. Gérard*

J'avais loué un petit bastidon planté au milieu d'un escalier de collines qui montait jusqu'au plateau de Vaucluse. On nommait cet enclos le Tor du Diable. J'aurai dû me méfier d'une telle appellation, mais l'endroit me parut si charmant que, s'il y avait diable, ce ne pouvait être qu'un de ces bons démons païens menant joyeuse éternité ainsi qu'on les imaginait quand les religions elles-mêmes étaient sans malice.

Ma petite maison blanche au toit plat, grande comme trois cabanes à lapins, portant guirlandes de vigne vierge, entourée d'un fouilli inextricable d'arbustes, d'herbes odorantes, de fleurs, auquel je me gardais bien de toucher, abritée par deux figuiers et trois pins immenses dont les troncs sveltes balançaient très haut dans le ciel leurs branches, ma petite maison m'enchantait.

Et le paysage étendu à ses pieds, comment le décrire? Je l'ai tenté cent fois; peines perdues. Mon paysage avait une telle perfection que les détails disparaissaient dans l'harmonie de l'ensemble. Il me suffisait de m'asseoir le matin devant

le pas de ma porte, de regarder, et les heurez passaient si bien que les premières étoiles apparaissaient avant que je sois lassé du spectacle.

Pourtant, j'avais promis de livrer un roman à mon éditeur avant juillet, je m'installais en mai, et pas une ligne n'en était écrite. Plusieurs mois sur la Côte d'Azur où j'avais possédé auparavant un délicieux petit cube ocré au bord d'une immensité de bleu, m'obligeaient au travail rapide. Je n'étais pas lassé du bleu, j'étais lassé de la côte en général et surtout de la route qui, trop souvent, amenait des amis acharnés à me faire perdre du temps, à m'entrainer vers Cannes ou Antibes dans leurs incessants plaisirs. Et je leur cédai si facilement! Quand un éclair de raison m'eut montré ce danger et l'urgence du labeur, je n'entrevis pas d'autre solution que de fuir et d'aller m'installer au diable, plus exactement au Tor du Diable où, bien certainement, aucune voiture ne viendrait me déranger.

Voilà comment des mondanités je passai sans transition au désert, comment de snob je devins ermite, ce qui est bien le plus reposant des snobismes.

Si je déménageai par devoir, je restai ensuite par plaisir. Que dis-je? Par bonheur. Dès que j'eus terminé mon installation, je regardai autour de moi et n'eus plus qu'un désir: m'incruster dans mon ermitage. Tout le jour, j'avais la liberté et la solitude, le soir j'avais l'hospitalité de mes voisins, les propriétaires de mon domaine; je prenais chez eux pension pour les repas, c'était une solution idéale. Leur maison, guère plus grande que la mienne, se trouvait à dix minutes de chez moi en bas d'un charmant sentier pierreux. Si j'étais en retard, un son de cloche me parvenait et je dévalais dans les cailloux roulants jusqu'à la table prête. Pour remonter j'avais moins de hâte et j'en eus de moins en moins car mes hôtes devinrent vite de très agréables amis. Mon travail pâtit un peu de cette sympathie, mais elle complèta le charme du séjour.

Cette propriété était le royaume des thuyas, ils étaient plantés en allées, en haies, le long des murs; son nom pourtant était «La Roseraie». Je n'y vis pas un seul rosier et en taquinai la maîtresse de maison. Elle m'avoua que cette dénomination ne concernait pas les fleurs du jardin, mais elle-même qui se nommait Rose. Ce prénom lui allait à ravir, je le luidis et ses joues s'enflammèrent de plaisir. De ce moment, nos relations changèrent insensiblement, elle imagina que je lui faisais la cour et attacha plus d'importance à mon propos que je n'avais voulu lui en donner. C'était une jolie femme, le type de la Provençale mince, nerveuse et vive; ses yeux noirs étaient beaux, son rire découvrait souvent des dents splendides, mais, malgré ma solitude, je ne songeai pas un instant à une possibilité sentimentale. D'abord, je tenais plus qu'à, tout à la tranquilité de mon travail; et la sympathie que j'éprouvais pour Jean, son mari, pour leur foyer, la commodité de nos relations, cent raisons m'auraient fait repousser un début d'aventure si j'en avais eu le pressentiment.

Je vivais en état d'innocence depuis mon arrivée; même l'exubérance du printemps méridional, les premières chaleurs, l'ardeur païenne de la nature, tout me semblait léger, candide, c'était pour moi le paradis terrestre avant le pêché. Je savais être sur le domaine du Diable et je me serais sans doute méfié d'un serpent, mais ce malin se déguisait en agneau blanc.

Jean partageait la paix de mon âme. C'était un grand garçon calme et patient possédant la douceur des êtres forts. Il avait gardé quelque chose de l'adolescence dans son sourire, dans son regard confiant et par le goût des jeux qui, souvent, faisaient résonner sa maison de fous rires. Ni lui, ni Rose n'étaient de vrais campagnards. Ils avaient vécus en Avignon avant qu'un héritage les eut rendus maitres de ce mas où ils étaient installés depuis leur mariage; leur jeu-

nesse et leur courage n'empêchaient pas un peu de nostalgie de la ville. Romancier, voyageur, je représentai pour eux un goût de l'aventure qu'ils mêlaient à une sympathie plus simple.

Mai passa dans la continuité de jours radieux. Je rêvais, je travaillais, je dormais, choisissant ces occupations au gré de ma fantaisie, les mêlant sans souci des heures. Seul, le temps des repas semait de points fixes l'eau courante de ma vie. J'étais heureux.

Juin commença par quelques jours de mistral. Ma demeure se trouvait un peu abritée et, bien close, le séjour en était supportable. Mais, dès que je mettais le nez dehors, j'étais arraché, emporté, étouffé, abruti; la tempête rugissait dans ma tête et mes nerfs étaient aussi éprouvés que les arbres de la colline. La descente jusqu'à la Roseraie devenait une expédition. Le soir du troisième jour, épuisé, j'y renonçai et préférai dîner de sucre à l'abri de mon toit. Le travail m'était devenu impossible et jamais soirée ne me parut plus longue. Vers dix heures, des coups frappés à la porte dominèrent le bruit du vent, je me précipitai pour ouvrir croyant secourir un vagabond. C'était Rose, accrochée à Jean, accrochant un panier de victuailles, qui venait me ravitailler. A moitié déshabillés, le visage rouge d'avoir été cinglé, ils riaient comme des gosses de leur équipée et de ma surprise. Nous fîmes ensemble le plus charmant souper improvisé, nous imaginant naufragés et nous enchantant de mille folies. Le lendemain, le vent était tombé, le ciel et la terre nettoyés, c'était un monde qui semblait renaître .Rose et Jean n'étaient repartis qu'au petit matin, à la première accalmie. Quand je les rejoignis à l'heure du déjeuner, notre amitié avait oublié toutes les conventions sociales: nous étions des frères, des amis d'enfance et des compagnons d'armes.

Des frères? Je voulus m'illusionner sur ce point aussi longtemps que je le pus, mais Rose s'employait à troubler notre innocente fraternité. Chaque matin elle montait me rejoindre une heure sous le prétexte de mettre de l'ordre dans mon ménage. Je négligeai, évidemment, un peu trop la poussière. Avec sa vivacité et son autorité, Rose était de force à diriger mon intérieur en plus du sien; ni moi n'y trouvâmes à redire. Mais je remarquai bientôt que son but était avant tout de créer entre nous une atmosphère équivoque. Devenue maitresse de ma maison, elle rendait évidente la possibilité de devenir la mienne. C'était une jambe trop découverte quand elle montait sur une chaise, ou la caresse de ses seins quand elle se penchait par dessus mon épaule, et je m'efforçais vainement d'ignorer les regards, la voix tendre et son rire un peu rauque qui me troublait malgré moi. Je décidai de partir chaque matin pour travailler dans la nature. Rose fut blessée de ma prudence, elle s'en vengea par un peu de bouderie et quelques ironies car elle avait bonne langue et l'esprit vif; puis elle chercha d'autres moyens de me tenter. Elle n'y parvenait que trop bien. Même Jean s'aperçut enfin de son attitude. Un jour, il s'étonna des frais de toilette de sa femme, de sa robe neuve pour se servir nos repas, mais elle lui répondit avec une si brusque colère que le pauvre garçon, n'ayant mis qu'un peu de taquinerie dans sa réflexion, en demeura abasourdi et me regarda comme pour m'en demander explication. Que pouvais-je lui répondre?

La nécessité de garder plus de réserve auprès de Rose me rapprocha de Jean. Il nous arriva de partir ensemble, lui et moi, pour de longues promenades; je l'accompagnai volontiers dans des visites qu'il devait faire à de lointains terrains lui appartenant. Ces courses nous prenaient parfois un jour entier. Nous emportions dans un panier des provisions que nous mangions à l'ombre d'un olivier

ou d'une haie de cyprès, puis nous dormions côte à côte pendant les heures brûlantes. Notre amitié grandissait à nous mieux connaître, chaque jour confirmait cette sympathie d'abord instinctive. Avec Jean il était facile de vivre sans parler inutilement, le silence entre nous était simple et naturel, nous comprenions les mêmes choses, nous nous arrêtions ensemble devant un paysage soudain révélé et une réflexion de l'un s'accordait toujours aux pensées de l'autre.

Un jour, une de ces promenades nous mena aux bords de la Durance. Son cours n'était visible de chez moi que par la dépression des vallées alentour et cette présence de l'eau me manquait souvent; je m'en rendis compte davantage quand je vis glisser le fleuve large, trouble et pressé qui ne couvrait qu'une partie de son lit. Des îlots de pierres émergeaient, aveuglants de lumière entre les courants. Nous revenions d'une inspection auprès de je ne sais plus quelles cultures, et le soleil d'après-midi nous desséchait la gorge et alourdissait nos jambes.

Je ne pus résister au désir de plonger. Jean accepta ma proposition, mais sous réserve de ne pas nous écarter de la rive en raison des dangereux remous; je ne demandais qu'à me tremper. Nous trouvâmes, non loin du chemin, un rocher abrité qui formait plongeoir au dessus du fleuve. C'était l'endroit idéal pour nous déshabiller. Je m'arrêtais, soudain confus à l'idée que je n'avais pas de maillot. Jean s'amusa de ma pudeur.

«Qu'avons-nous besoin de maillot? Nous sommes seuls et personne ne nous dérangera».

Avec lui tout devenait simple et la nudité me sembla aussitôt un état naturel.

Bientôt, j'éprouvai la sensation de cette eau plus froide que je ne l'avais espérée, qui enveloppait mon corps. Jean restait sagement allongé près du bord, mais, obéissant à l'énergie qui fouettait mon sang, je m'éloignai rapidement. Le courant m'entrainait et je sentis brusquement mes jambes saisies par des herbes; plus je voulus me débattre, plus elles m'enserraient. J'étais affolé, j'appelais Jean de toutes mes forces.

Aussitôt, il nagea vers moi, il m'atteignit, je sentis son bras entourer ma taille, me tirer; les doigts glacés qui enlaçaient mes jambes cédèrent, j'étais libre. Nous revînment côte à côte jusqu'au bord, mais j'étais tellement brisé par cette lutte que Jean dut m'aider à monter sur le rocher où je m'allongeai. Mon coeur battait encore trop vite, j'avais peine à retrouver ma respiration et je vis au visage de Jean penché sur moi qu'il était lui-même bouleversé. Je lui souris. J'acceptais sa sollicitude avec plus de plaisir encore que je n'avais de reconnaissance pour son courage. Il écarta de mon front les cheveux mouillés qui s'y collaient.

«Tu vas mieux?»

Je fis signe que oui, j'étais incapable de parler, mais je saisis sa main et je la serrais. Une fois de plus, nous n'avions pas besoin de paroles pour nous comprendre.

Déjà, le soleil avait presque séché mon corps. Je regardais Jean assis près de moi. Ses épaules et sa poitrine étaient larges, sur son torse lisse les muscles bougeaient à chaque mouvement, visibles sous la peau; tout son corps cuivré, et la noire épaisseur des poils autour de son sexe, faisaient paraître son ventre plus blanc, comme si cette partie de son corps eut été d'une matière plus tendre et fragile.

«Tu es fort», lui dis-je, et je pensais: «Tu es beau».

Il me regarda, découvrant aussi ma nudité.

«Toi aussi, tu es même plus solide que je ne pensais. Habillé, tu as l'air d'un adolescent».

D'un geste naturel; pour éprouver ma musculature, il posa la main sur ma cuisse. J'étais bien, je me sentais détendu après l'émotion et l'effort, je fermais les yeux et savourais un bienheureux abandon. Le soleil brûlait mon corps et la main de Jean ajoutait à cette chaleur. Je la sentais appuyé sur ma cuisse, qui la caressait et lentement remontait jusqu'à ma hanche, jusqu'à mon ventre. J'étais insensible, sans pensée, seulement livré à un plaisir inconscient. Je rouvris les yeux et je vis le visage de Jean que je ne reconnus pas; il était crispé et son regard m'effraya par ce qu'il exprimait d'angoisse et de trouble. Cette impression ne dura qu'un instant. Je criai son nom aussi désespérément que lorsque je m'étais senti attiré par le fleuve, mais cette fois je croyais que c'était lui qui se noyait. Mon appel sembla l'éveiller et, avant que j'ai pu faire un geste, il sauta dans l'eau par dessus mes jambes. Puis il nagea furieusement jusqu'au milieu du fleuve. Debout sur le rocher, je l'appelais, je m'apprêtais à le secourir mais il revint aussitôt sans difficulté. Je m'aperçus alors qu'inconsciemment j'avais remis mon slip; c'était un geste ridicule, illogique, puisque je croyais devoir plonger, mais je n'eus pas le souci de m'arrêter à cette réflexion. Jean était remonté auprès de moi et il se rhabilla aussitôt. Il rit très fort de m'avoir fait une plaisanterie, je le traitai d'idiot et je finis par rire avec lui. Cela m'empêcha de songer à la scène précédente, mais il restait entre nous un sourd malaise. Sur la route du retour, contrairement à nos habitudes, nous parlâmes sans arrêt, sans raison et de sujets sans intérêt.

Les jours suivants, je tentai d'oublier ces étranges impressions, je me persuadai que je les avais imaginées, pourtant je demeurai inquiet, moins de l'attitude de Jean que de la sensation voluptueuse que j'avais éprouvé. Ce souvenir et l'évidence du désir de Rose tournant sans cesse autour de moi me faisaient perdre le doux état d'innocence qui avait enchanté les premiers temps de mon séjour. Je découvrais l'atmosphère païenne du Tor du Diable, les désirs, les passions qui émanaient avec la chaleur de la terre ardente. J'en étais envahi, mon travail m'énervait, mes nuits étaient agitées, épuisantes, la solitude me devenait intolérable et les heures que je passais chez mes amis s'alourdissaient de silences. Les rires n'emplissaient plus la maison.

Un matin, vers fin Juin, Rose me surprit plus tôt que de coutume. Je terminai ma toilette devant la maison, seulement vêtu d'un short quand je la vis arrêtée à quelques pas de moi. Elle m'observait et son regard ne laissait aucun doute sur ses sentiments. Je ne trouvai pour défense que le ton de fausse gaîté adopté entre nous depuis quelques semaines, défense fragile et sans effet.

Rose tenait un paquet à la main, elle me le tendit en baissant les yeux.

«Tenez, dit-elle, j'ai pensé à un petit cadeau qui vous permettra de travailler dehors pendant que je suis chez vous, puisque vous le préférez, et pourtant vous évitera de fuir loin de moi.»

C'était un hamac. Rose prétendit l'avoir retrouvé, inutile chez elle, mais il était visiblement neuf. Il fallut aussitôt chercher la meilleure place où l'accrocher entre deux arbres. Rose désigna l'endroit devant une fenêtre d'où elle pourrait me voir. Je riais, confus, presque rassuré par sa gentillesse. Elle semblait heureuse et innocente, j'oubliais le piège et ne demandais qu'à croire en son amitié. Elle voulut étrenner le hamac, juger avant moi de son confort; elle s'allongea, remonta très haut sa jupe et la poitrine se découvrit insolemment

nue sous le corsage trop échancré. Puis elle feignit d'être effrayaée par les balancements qu'elle provoquait et, profitant du geste que je fis, penché sur elle, pour arrêter ce mouvement, elle passa ses deux bras autour de mon cou: j'étais emprisonné. Cela fut si doux, si simple, que je n'eus pas la pensée de m'enfuir. Je craignais de paraître ridicule en repoussant une intention qui pouvait n'être qu'affectueuse et, surtout, je subissais malgré moi l'appel de ce corps qui s'offrait. Je voyais la grande bouche bonne et gourmande, prête à gémir, tremblante; le regard brillant sous les paupières presque closes; je sentais sur mes épaules la caresse de ses mains. Mon visage s'approcha du sien, je tombais vers ce baiser comme on tombe dans les rêves.

Ce fut moi qui gémit de plaisir et ce râle, heureusement inintelligible, me dégrisa d'un coup; en passant dans ma gorge il avait pris la forme du nom de Jean. J'avais vu sous mes yeux fermés son corps vigoureux et bronzé; j'avais senti sur moi le poids de sa main.

Je m'écartai de Rose si brutalement qu'elle faillit choir du hamac; je la contemplai d'un air si égaré qu'elle eut peur et mit son bras devant son visage comme si j'allais la frapper. Alors, sans un mot, je partis en courant vers la colline, je m'enfonçais dans la garrigue m'écorchant aux épines, je courus droit devant moi jusqu'au moment où je tombais essoufflé sur les cailloux brûlants.

Que m'était-il arrivé? Je ne pouvais le réaliser. J'étais seulement angoissé, ébloui par une vértié aussi éclatante que la lumière de midi mais que je refusais d'admettre. Et pourtant, cette angoisse était délicieuse. Je tentai vainement de l'attribuer à un malaise physique, j'en accusai la chaleur, le travail, l'isolement anormal, mais j'entendais les chants de la nature semblables en moi et autour de moi. La terre criait, se desséchait, devenait stérile et j'étais desséché comme la terre, brûlé, stérile comme elle. Sur la colline du Diable comme en mon coeur, la douceur des verdures, la fraîcheur des eaux étaient remplacés par les ronces et les pierres ardentes. Je devais fuir s'il était temps encore?

*(à suivre.)*

## AVIS IMPORTANT!

Nous nous référons à l'avis, publié en novembre (page 28) au sujet du *paiement des abonnements en France et Union franç*, et nous voyons obligés d'y apporter la modification suivante:

Le numéro et la dénomination du compte chèques postaux doivent être les suivants:

*compte chèques postaux 3908—85*
*Librairie Lutetia, 66 Bvd. Raspail, Paris.*

Nous prions ceux de nos abonnés qui ont déjà payé leur abonnement au compte indiqué précédemment dans le numéro de novembre de réclamer le remboursement de leur versement.

Veuillez excuser ce contretemps.

L'administration.